

le charme de la voix, toute la splendeur de la beauté, ne parvenaient pas à en faire quelque chose de supportable; et l'éclat incontesté de sa vertu n'en faisait rien d'innocent.

"Sans doute, s'il n'y avait eu là, pour écarter, que des hommes et des mères de famille, la pinsonnerie serait restée ce que son auteur l'avait faite, une pure bêtise. Mais le salon était plein de grandes petites filles, dont deux ou trois regardaient en dessous.

"Pinson, prenant la parole et révélant son cœur en pareille compagnie! Pinson, l'époux d'Hortensia, interprété par une comtesse!... Je ne pouvais digérer la scène. Pinson se transfigurait. J'avoue que personne ne paraissait choqué. L'ange, le cœur, le pleur passaient comme un verre d'orgeat; cela semblait tout simple, et l'on n'y prenait pas plus garde qu'à un sujet de pendule. Par parenthèse, la pendule représentait Madame de La Vallière aux pieds de la croix, et Louis XIV aux pieds de Madame de La Vallière. Sujet monarchique et religieux.

"La romance finie, grands compliments de tous côtés. Charmant! adorable! divin! et autres extases pinsonniques. C'est bien bête de se moquer de Pinson; c'est rire au nez de beaucoup d'honnêtes gens!

"J'avais désiré entendre chanter la comtesse, et je crus que je lui devais aussi quelque fadeur. J'avancai, le courage me manqua. Il me sembla que Pinson était là, et que c'était lui qui allait recevoir mes hommages. Quelle revanche de ses chants exécutés par moi, quand nous étions du même bureau! Je restai la bouche close, non sans un peu d'embarras. La comtesse voulut s'en amuser.—Eh bien! me dit-elle, j'ai chanté, vous m'en avez priée, voyons votre compliment.—Hélas! madame, vous avez été parfaitement bonne de chanter, vous avez chanté parfaitement, et je vous serai parfaitement obligé si vous me dispensez d'en dire davantage.—C'est parfait, dit-elle, continuez.—Que m'ordonnez-vous, madame? J'ai une opinion sur les romances.... — Vous n'aimez point les romances? — Je l'avoue en tremblant, madame.— Pas même celles que je chante? — Celles-là, madame, moins que les autres, je le dis hardiment.— C'est comme moi, mais il faut voir vos raisons. Vous ne me direz point que je chante mal; c'est ce que j'ai chanté qui vous déplaît. Qu'est-ce que j'ai chanté? Allons, ne craignez pas de me rendre un service. Eh bien! madame, vous avez chanté ce que, pour rien au monde, vous ne voudriez dire.

"Elle réfléchit un instant, me tendit la main, et reprit:— Je vous écoute.

"Véritablement, madame, c'est un service que j'ose essayer de vous rendre. Comment se peut-il que votre mémoire retienne et que votre voix répète ces platitudes? que trouvez-vous donc là-dedans?—Rien du tout? Des sons.— Mais ils ont un sens. Premièrement, vous faites tort au bon goût, aux beaux vers, quand vous daignez redire ces rimes fades, alignées par une main vouée à la tenue des livres. Ah! si vous connaissiez Pinson!—Quel Pinson?—L'auteur de tout cela. Un employé, une ombre jaune qui va de son bureau à sa chambre, un parapluie sous le bras. Rien dans la tête, rien dans le cœur, rien sur le visage. En même temps que son parapluie, il porte un dictionnaire de rimes d'où il tire des poésies qu'on lui paie trente-trois francs, trente-trois centimes, et que les belles dames vont chanter en belle parure, pour charmer le beau monde et faire mourir de chagrin les vrais poètes. Ce soir, madame, quand vous serez seule, récitez-vous à haute voix la romance de Pinson, en pesant un peu les mots. Votre prière n'y perdra rien. Pinson parle de ciel et d'amour: vous verrez qu'il n'a jamais senti battre son cœur. Mais les mots y sont; ils forment un scabreux mélange sur lequel je crois au moins téméraire d'attacher l'attention des enfants sérieuses qui sont ici. Dans quelques années, lorsque votre fille aura quinze ans, vous plairait-il qu'on vint lui dire ou lui chanter qu'il faut aimer, que l'amour est le bonheur, qu'il y a des messieurs et des mademoiselles sur la terre qui s'appellent entre eux des anges, qui se disent que l'amour est éternel? Et quand c'est vous qui donnez un charme à ces sottises, vous si pieuse et si honorée, qui voulez-vous qui les blâme?"

Ainsi donc, mesdames et messieurs, vous voilà bien avertis; les trois quarts des romances que vous chantez, que vos jeunes filles chantent, sortent de la fabrique Pinson, Douillet, Canard et Cie.

Bien des dames et demoiselles canadiennes ne dédaignent pas de chanter, à l'occasion, une romance anglaise. Je dois leur dire, à ce sujet, que la maison Pinson, Douillet, Canard et Cie a de nombreuses succursales en Angleterre et en Amérique. Les mânes du grand Shakespeare doivent fremir d'indignation s'il peut entendre massacrer de la sorte la langue dont il fut presque le glorieux créateur.

Mais je ne veux pas tomber ici dans une exagération qu'on pourrait me reprocher à juste titre: nul doute que le répertoire français et le répertoire anglais abondent en compositions dont la musique est fort belle et dont les paroles sont plus belles encore; nul doute que nos amateurs musiciens, dames et messieurs, nous font tous les jours connaître grand nombre de ces excellentes compositions. Voici, pourtant, un fait qui donne à réfléchir et dont il est facile à chacun de vérifier l'exactitude: entrez chez le premier marchand de musique venu, et vous constaterez que les romances les plus naïves, (parfois les plus immorales,) se vendent rapidement, tandis que la vente des compositions vraiment belles est lente et souvent nulle. J'ai trouvé un jour, chez un de ces marchands, l'Ode à une jeune fille, par Victor Hugo, une des plus belles productions de ce grand poète à l'époque où il n'avait pas encore traîné sa muse dans les égouts de Paris. Ce chef-d'œuvre a été mis en musique par plusieurs compositeurs habiles; or, notre marchand m'assure qu'il avait ce morceau depuis trois ans dans son magasin et que personne n'en voulait. En revanche, des balivernes dont la musique est aussi insignifiante que les paroles, comme *Les feuilles mortes*, *Le pied qui r'mue*, *Le mouchoir de Thérèse*, *Le pied d'mouton*, et autres se vendent avec une rapidité inquiétante pour le bon goût et le sens commun.

Je rechercherai l'explication de ce fait en parlant de "Nos Chanteurs."

L'autre jour, en feuilletant *Le Foyer Canadien*, j'ai trouvé au volume IV, p. 25, la phrase suivante dans une étude sur "Le Mouvement Littéraire" par M. l'abbé H. R. Casgrain:

"Nous pouvons donc l'affirmer avec une légitime assurance.... nous aurons une littérature indigène, ayant son cachet propre, original, portant vivement l'empreinte de notre peuple, en un mot, une littérature nationale."

Une simple question à ce sujet:—La chanson ou, autrement dit, la poésie chantée doit-elle être exclue de ce mouvement littéraire?

"Ce pauvre peuple a besoin de chansons" a dit un grand

poète. Or si l'on n'essaie pas de lui en apprendre de bonnes, nous entendrons longtemps les dames et messieurs amateurs canadiens nous débiter—*La Lorette de la veille*, *La Lorette du lendemain*, *Le pied qui r'mue*, *Le pied d'mouton*, *Ce qu'il faut à moi*, *c'est toi*, etc., etc., et autres inepties importées des bas-fonds de la société parisienne, élucubrations misérables qui ne "portent" ni "l'empreinte du peuple français," ni (bien moins encore) celle du peuple canadien.

Cela m'amène à vous dire que nous allons parfois chercher bien loin ce que nous avons chez nous, et que nous négligeons trop les compositions vraiment canadiennes.

"Mais nous n'en avons pas!" m'affirme un "beau chanteur" dont l'album est rempli de pinsonneries superbement illustrées.

Ce n'est pas moi qui devrais avoir la tâche de combattre un pareil préjugé; mais puisque l'occasion s'en présente, j'en ferai justice en peu de mots."

Voici une chanson canadienne:

La cloche tinte au vieux clocher,
Et l'aviron suit la voix du nocher.
Sur le rivage, il se fait tard,
Chantons, chantons l'air du départ:
Nagez, rameurs, car l'onde fuit,
Le rapide est proche et le jour finit.

Pourquoi donner la voile au vent?
Pas un zéphyr ne ride le courant,
Quand du bord les vents souffleront,
Vous dormirez sur l'aviron.
Nagez, rameurs car l'onde fuit,
Le rapide est proche et le jour finit.

Sur Ottawa, les feux du soir
Nous guideront sur son mirage noir!
Patronne de ces verts flots,
Ste. Anne, aidez nous sur les flots!
Soufflez, zéphirs, car l'onde fuit
Le rapide est proche et le jour finit.

Cette chanson fut composée vers 1837 et est signée d'un nom cher aux lettres canadiennes: F. RÉAL ANGERS.

En voici une autre dans un genre différent:—

Le grand-père, à quatre-vingts ans,
Est très-vert pour son âge,
Sa morale de l'ancien temps
L'est encore davantage:

"Mes fils, dit-il, n'osèrent pas

"Désertir ma chaumière

"Pour aller l'oublier là-bas

"Sur la terre étrangère;

"Et vénérant par-dessus tout

"La langue des ancêtres,

"Ils la parlaient, libres partout,

"Devant nos nouveaux maîtres!"

Grand-père, ah! grand-père, à présent,

C'est différent, c'est différent.

"Leurs soucis n'étaient pas non plus

"D'être savants quand même.

"En science, du superflu

"Nous faisons tous carême.

"Franc, jovial et craignant Dieu,

"(O temps que je regrette!)

"On croyait au curé du lieu

"Sans croire à la gazette.

"Et le soir, rentrés au logis,

"Les enfants et le père,

"Chacun mettait pour le pays

"Un mot dans sa prière."

Grand-père, etc., etc.

"Les bras des fils faisaient valoir

"La ferme paternelle,

"Tous savouraient dans le devoir

"La paix universelle,

"Filles, garçons, jeunes et vieux,

"Vêtus d'habits commodes,

"Ignoraient dans ces temps heureux

"L'esclavage des modes.

"Le luxe, suivi des huissiers,

"N'infestait point les routes,

"Nul ne craignait ces officiers,

"Corbeaux des banqueroutes."

Grand-père, etc., etc.

Le bon vieillard nous dit parfois,

Branlant sa tête blanche:

"Bientôt va s'éteindre ma voix

"Dans la tombe où je penche;

"Gardez, oh! gardez dans vos cœurs

"Votre foi toujours vive!

"Gardez votre langue et vos mœurs,

"Enfants, quoiqu'il arrive!

"A l'union des canadiens

"Doit tendre votre vie:

"Jadis c'était de tous les biens

"Le seul digne d'envie."

Grand-père, ah! grand-père, à présent,

C'est différent, bien différent.

Cette chanson fut composée en 1863, et est signée:

BENJAMIN SULTE.

A mon humble avis, ces chansons "portent vivement l'empreinte de notre peuple" et de la grande nature du Canada.

A vous de juger, mesdames et messieurs, si elles valent comme poésie, "Les feuilles mortes" et le "Monsieur jaune," ou "Le mouchoir de Thérèse" et "La femme qui a perdu son chapeau."

Je termine ici la première partie de mon programme. Je vous ai parlé de "Nos chansons;" je vous dirai tout-à-l'heure quelques mots bien courts au sujet de "Nos chanteurs."

La fin au prochain numéro.

Une femme du nom de Testis Mailloux cuisinière, l'été, à bord des bateaux à vapeur, a voulu faire croire qu'au lieu de \$35.00 elle en avait données 90 à changer à un marchand de fourrures de Montréal et que le marchand qui est connu pour un honnête homme avait refusé de lui rendre la balance qui lui appartenait. Elle eut même l'audace de faire arrêter ce marchand qui n'eût pas grand peine à prouver qu'il était victime d'une ruse odieuse. Il a dû à son tour faire arrêter cette femme pour parjure.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 22 DECEMBRE, 1870.

A V I S.

Nous prions nos lecteurs de nous pardonner les lacunes et négligences qui pourraient se trouver dans notre journal jusqu'au premier Janvier prochain. Nous nous préparons à commencer la nouvelle année avec quatre pages de plus: nous aurons à l'avenir quatre pages de gravures et huit pages de rédaction; le tout perfectionné autant que possible. Nous voulons nous montrer dignes de l'encouragement que nous avons trouvé dans tout le pays.

L'AGRICULTURE.

Nous avons reçu de M. Barnard, l'infatigable rédacteur de "*La semaine Agricole*," une très importante circulaire que tous les journaux ont reproduite. Il s'agit de la formation de concours agricoles que le Conseil d'agriculture a décidée, dans le but d'encourager la bonne tenue des fermes en accordant des primes assez considérables et de plusieurs classes aux cultivateurs les plus diligents et les plus expérimentés. L'espace ne nous permettant pas de publier en entier cette circulaire dans nos colonnes, nous en détachons la partie la plus saillante, celle qui en explique le mieux la portée:

"Depuis bien des années on demandait de toute part l'établissement de Fermes Modèles qui pussent servir d'exemples aux cultivateurs et leur enseigner à produire le plus possible au plus bas prix de revient. Trouver les hommes capables de donner ces exemples dans chacune des paroisses du pays semble presque impossible: cependant, M. le Rédacteur, les prix offerts dès l'année prochaine pour les fermes les mieux tenues dans chaque paroisse et dans chaque comté, et les sages règlements qui établissent ce qui doit constituer une ferme vraiment bien tenue, feront certainement connaître au public quels sont dans notre pays les cultivateurs les plus avancés; les rapports des juges chargés d'accorder ces primes élevées et ces titres si honorables (tabliront aussi les raisons pour lesquelles ces hommes doivent servir d'exemples aux autres cultivateurs de leur localité. On aurait donc trouvé le moyen d'établir des fermes comparativement modèles, et cela sans risques et sans déboires de la part du gouvernement. Inutile d'insister sur l'importance de cette mesure et sur l'immense portée de ses résultats, puisqu'on voit d'un coup d'œil ce que l'esprit d'émulation, enseigné par les livres et les journaux d'agriculture et les moyens d'instruction que le Conseil tient à répandre, assurera de progrès dans bien peu d'années. Mais ce résultat n'est possible qu'à une condition; il faut que les hommes de dévouement par toute la Province se mettent généreusement à l'œuvre pour aider le Conseil d'Agriculture à assurer le succès de cette mesure."

M. Barnard a été chargé de l'organisation de ces concours et il demande à tous les hommes pratiques de tous les Comtés qu'il va visiter de l'aider de leurs lumières, afin de mieux assurer le succès de l'œuvre.

Le Conseil agricole ne pouvait mieux choisir: Mr. Barnard est à la hauteur de la tâche qu'on lui confie. C'est un agronome très fort qui, attaché à son art, très modeste et faisant peu de bruit, rend d'éminents services à la belle cause qu'il sert avec dévouement, sans charlatanisme et de façon à lui mériter la reconnaissance du public. Nous lui souhaitons cordialement un succès digne de ses efforts persévérants.

J. A. M.

M. L. W. SICOTTE.

Nous offrons nos remerciements à M. Sicotte pour l'envoi de son dernier pamphlet contenant le cadastre du Quartier St. Laurent. Il a pu, sans nuire à l'efficacité des services qu'il rend à la Commission du cadastre, comme l'un de ses principaux employés, publier des extraits du "Livre de renvoi officiel" en même temps que la loi devenait en force pour chaque quartier et quelle fois même avant. C'est un grand service rendu au public et il a fallu à M. Sicotte un courage plus qu'ordinaire pour consacrer ses veilles à un travail aussi considérable et aussi aride.

Tous les propriétaires et tous les hommes d'affaires devront se procurer cet extrait.

LE FRASER INSTITUTE.

L'hon. John Fraser de Berri, toujours à l'affût des grandes entreprises pour leur prêter le secours de sa parole, a prononcé, au Conseil Législatif, un excellent discours sur le bill incorporant cet institut, dû à la munificence d'un riche particulier.

LES ENSEIGNEMENTS DES EVENEMENTS CONTEMPORAINS.

Sous ce titre, messire Raymond, l'éminent Supérieur du Collège de St. Hyacinthe, vient de donner une magnifique lecture à L'Union Catholique de la ville de St. Hyacinthe. C'est presque un traité sur la philosophie chrétienne appliquée à l'histoire du jour. La noblesse du